

Michel Kern

# Les dominos

la roue des pouvoirs

roman

la cardère



## Prologue

Qui veut des jours de vie? Pas chers mes jours de vie!... Le marché avait commencé. Devant les étals des marchands, les bourgeois se pressaient. La musique crépitait des slogans. Le jour gris balayait les regards avides. Au loin, l'horizon rétréci dessinait la ville. Une buée plus dense planait, et une trouée: c'était les champs vert sale d'où l'on reviendrait le dimanche, au gré des files.

Mais ce serait le soir, et ce matin-là on achetait son droit à partir. Le Gouverneur avait encore réduit l'accès à la vie et maintenu le nombre de jours de travail obligatoire. Ce qui fait que ceux qui voulaient s'évader étaient forcés d'acheter aux moins favorisés des fractions de vie supplémentaires. D'ailleurs, ces derniers n'y perdaient pas au change car, ayant dès lors de meilleurs revenus, ils pouvaient mettre à profit les loisirs amoindris qui leur restaient, pour se rendre sur d'autres marchés et racheter à d'autres encore plus démunis ce qu'ils venaient de céder aux bourgeois. Certains d'entre eux, les plus malins, avaient d'ailleurs saisi tout l'avantage qu'ils pouvaient tirer de ce type d'opération, et, désireux de ne plus compromettre leur capital vie, servaient d'intermédiaires. Les options de vie, à la vente comme à l'achat, étaient désormais cotées et, comme à la criée, se négociaient. De temps à autre, un vendeur imprudent pâlisait soudain et s'effondrait, se répandant sur le sol avec un bruit sourd, comme l'aurait fait la chute d'un tronc que l'on aurait évidé. C'était

alors la curée, chacun revendiquant l'apparence et l'identité du défunt, capital dont on pouvait espérer qu'il serait un jour réactivé. Jusqu'au curé lui-même qui, une fois rendu sur les lieux après qu'on l'eut appelé, en voulait sa part de relique. Après l'extrême-onction, il se penchait sur l'administré et lui soufflait qu'il pourrait gagner sa part de Ciel s'il acceptait de se laisser transporter à l'église. Un enterrement quatre étoiles et à l'œil! Le regard vitreux du moribond s'éclairait alors de l'espoir sordide que c'était gagné. Quatre enfants de chœur en sifflotant s'emparaient de la civière, et jouaient des coudes pour forcer le cercle qui s'était formé autour du groupe. C'était le plus dur. À mesure que le sanctuaire approchait, l'inertie de la foule augmentait. C'était comme une gomme dans laquelle on aurait essayé de nager. Les corps jonchaient le sol et collaient aux pieds. Il fallait souvent monter sur de petits tertres pour reprendre haleine. Devant, le saint homme ouvrait la marche, son camail en bataille.

Il avait pu observer la scène depuis trois dimanches qu'il assistait à la vente. On changeait souvent les enfants de chœur, mais le prêtre, lui, tenait le coup, toujours dévoué à ses œuvres. Combien de cadavres avait-il entassé dans l'église depuis qu'avaient débuté les restrictions? Un rapide calcul lui en fit estimer le nombre à trente-cinq, à raison de cinq par semaine en moyenne.

Il avisa une grand-mère toute blanche qui était restée assise sans bouger, sur son pliant, depuis le début des cotations. Il lui demanda pourquoi elle n'avait pas pris position, ni à la hausse ni à la baisse.

- C'est que je ne travaille qu'au comptant, mon bon Monsieur. Vous comprenez, j'ai si peu de jours à vendre que je ne peux espérer vendre ou acheter plus

d'une semaine à la fois. Vous savez que lorsqu'un courtier vous tient, il ne vous lâche pas; eh bien, croyez-moi si vous voulez, je vous dis qu'il me compterait des agios, au cas où je vendrais à découvert. J'attends donc que cela baisse fort pour acheter. J'ai de quoi; je viens de perdre mon petit-fils qui valait un an de vie. Je le risquerai si cela baisse. Mais j'ai de la morale: je ne risquerai jamais sa mémoire sur une vente à découvert!

- En somme, vous laissez les autres prendre la responsabilité du suicide?

- Si vous voulez, de toute façon, je n'ai pas le choix. Déjà mes pieds se glacent, et peut-être serai-je la prochaine que l'on emportera. Vous avez vu le prêtre, comme il a du cœur à l'ouvrage? Eh bien, voici deux fois qu'il me sourit d'un air entendu, alors qu'il me frôle, suivi de ses singes. Il faut donc que je m'accroche, par tous les moyens! J'ai prêté des jours avec intérêt à ceux qui voulaient jouer sur les options. Deux ont perdu, qui ont laissé leur vie en dédommagement. J'ai donc réussi à gagner deux mois de vie. Mais les jours sont gris, et vous connaissez les consignes du Gouverneur: en raison de la baisse de la pression extérieure, la masse globale des jours de vie doit encore diminuer. En d'autres termes, ce que vous gagnez le matin est dévalué le soir. Pour nous, les vieux, c'est terrible, car il nous faut dépenser énormément d'énergie à soigner notre apparence, à maintenir nos ambitions. Penser au futur en évoquant le passé, voilà notre seul souci. Et vous-même, vous n'achetez pas?

- Pour quoi faire? J'ai un droit de trois ans à vivre. Cela me fera trente-six ans. Ce n'est pas mal pour mourir! Après tout, il y a deux cents ans, c'était courant. Je vous propose un marché: si je vous amène des clients, partagerons-nous les bénéfices?

- Cela dépend de ce qu'ils risquent. Je vous ai dit que je ne travaillais qu'au comptant. Mais ne croyez pas que vous soyez le premier à être tenté par le métier de rabatteur. Si, comme je le crois, vous êtes sage, vous n'entrerez pas dans ce jeu trop risqué pour vous; vous y laisseriez votre belle humeur. Très vite, vous marchanderez votre conversation, pour peu qu'elle ne soit pas directement productive. Laissez cela à ceux qui ont déjà le teint plombé. Vous, non seulement vous êtes jeune, mais vous faites jeune: vos yeux rient; c'est rare, de nos jours, par ici!

- Vous avez raison, et je dois vous avouer que, vous aussi, vous m'êtes sympathique. Mais il me faut bien trouver un emploi, sinon on ne me laissera pas rester dans cette ville. Jusqu'à présent je me suis caché dans les bois, vivant de petits travaux, ce qui a assuré mon quotidien. Je dois me stabiliser, cependant. D'autant plus que j'ai entendu dire que le droit de vie allait coûter plus cher pour les sans-domicile fixe, et qu'en prison, on leur faisait déjà payer un droit de passage du double...

- Et qu'on nous en ristourne une partie lorsque nous favorisons une bonne prise. Merci, mon jeune ami, merci.

La vieille venait de faire signe à un garde, qui porta aussitôt la main à son arme. Gilles n'eut que le temps de faire un bond de côté, et, renversant l'étal qui se trouvait tout près, disparut dans l'encombrement.

## Chapitre premier – La vie de palais

Comme chaque matin, Serge Navros recevait son chef de Cabinet, petit homme chauve et rougeaud, pour l'examen des affaires en cours.

- Bonjour, mon petit Georges, quoi de neuf sur le front, aujourd'hui? Les nouvelles sont-elles bonnes?

- Mes respects, Monsieur. Oh! rien de bien original. Situation stationnaire, dirons-nous. L'enveloppe de vie ne semble pas avoir diminué, et, comme nous avons eu beaucoup de morts la nuit dernière, on respire un peu mieux. Ah si! On m'a signalé un suspect qui s'est enfui avant d'être appréhendé. Il venait juste d'être repéré par l'un de nos agents auxiliaires. C'est un vagabond qui ne s'est pas encore mêlé de faire du négoce, et qui a eu l'imprudence, une aubaine pour nous, d'avouer que pour parvenir jusqu'ici, il avait effectué des petits travaux au noir, au mépris de la réglementation sur le recensement.

- Individu dangereux. Un libre penseur, sans doute. Ne le lâchez pas, voulez-vous. Que fait-il maintenant?

- Nous avons perdu sa trace. Personne ne le connaît, à part l'agent qui nous l'a signalé. Mais si vous le désirez, je mets une équipe supplémentaire sur le coup.

- Vous ferez bien. Je remarque seulement qu'il aura fallu que je vous le dise. Pourquoi faut-il donc que je vous dicte votre conduite, alors que ceci relève de votre compétence et non de la mienne? Quand j'étais à votre place, je prenais ce type de décision sans demander la permission au patron, que diable!

- Pardonnez-moi, Monsieur. Si je vous ai demandé votre autorisation, c'est que nous manquons d'hommes depuis quelque temps.

- Comment? Ne sont-ils pas mieux nourris que les autres? Ils ne sont pas concernés par mes ordres sur les jours de vie!

- Oui, mais ils tirent profit de l'ancienne réglementation sur les temps partiels que vous n'avez pas abrogée. Je me proposais justement de vous faire bientôt un rapport sur la question.

- Ce point devient prioritaire, étant donné le lien que vous établissez avec la difficulté que vous rencontrez à filer notre homme. J'attends votre rapport pour 16 heures. Mais dites-moi, nous n'en sommes pas arrivés là sans qu'il y ait eu des signes avant-coureurs. Comment cela a-t-il commencé?

- Un de nos collaborateurs, jusque-là bien noté, a fait une demande de temps partiel que j'ai refusée, sentant bien qu'il ne fallait pas lâcher, car sinon tout suivrait. L'homme ne s'en est pas tenu là, et il a fait un recours gracieux, puis hiérarchique.

- Ah oui, je me souviens de cette histoire. Où en sommes-nous maintenant?

- Heureusement, ses collègues ne l'ont pas soutenu tout de suite. Et il s'est mis en congé de maladie. Une vraie dépression, paraît-il. Plusieurs de nos employés ont agi de même, tous demandant un temps partiel. Bien sûr, ce que j'ai accordé aux uns, je l'ai refusé aux autres, persuadé qu'il fallait entretenir leurs divisions. Mais cela n'a qu'un temps, et il faudra bien trancher dans le vif.

- Vous m'en apprenez de belles, et je découvre que je règne sur un volcan. Je ne vous félicite pas, Monsieur Georges Varlet. En plus de votre rapport, j'attends pour cet après-midi le plan que vous comp-

tez suivre pour me mettre tout ce petit personnel au pas. Vous pouvez disposer, *cher ami*.

Ce mot cinglant fit rougir le collaborateur, qui baissa les épaules et sortit à reculons.

Sitôt rentré dans son bureau, Varlet sonna le directeur du Personnel. Lui parler d'un ton sec ne lui suffirait pas. Il fallait bien que quelqu'un paye pour la séance de cadrage qu'il venait de subir. Comme l'autre tardait à venir, du moins le chef de Cabinet en jugea-t-il ainsi, sa fureur ne s'en accrut que plus. Si bien qu'il accueillit le directeur en lui lançant, du fond de son fauteuil, le téléphone, que l'autre évita de justesse. Ce geste lui avait jusque-là été étranger. Il avait laissé cela à ses prédécesseurs, dont certains avaient été de fameux gaillards, leur brutalité n'ayant eu d'égale que leur bêtise, conséquence fatale chez les esprits faibles qui découvrent le pouvoir, comme d'autres à cinq ans découvrent un jouet, et qui n'hésitent pas à en user jusqu'à le casser. Varlet avait cru plus adroit d'utiliser la flatterie, étant d'un caractère hypocrite, prenant un ton mielleux et monocorde, ce qu'il saluait de l'épithète *diplomatique*, lorsqu'il était de bonne humeur et en position de force, alors qu'il affichait le mépris le plus cordial et pratiquait ce qu'il croyait être l'ironie, les jours où il rencontrait quelque difficulté. Ce matin, il venait donc de franchir le pas, il se sentait davantage un chef puisqu'il pouvait faire souffrir. Le premier à le vérifier serait cet homme à la mine triste, aux cheveux gris et au complet gris, qui se tenait là, presque au garde-à-vous, apeuré, devant lui.

- Renart, vos états d'absence? Je ne les ai pas eus ce matin. Qu'est-ce que vous foutez, mon vieux?

- Je vous les ai fait porter, tandis que vous étiez chez le Gouverneur, Monsieur.

- Ah, bon.

Mécontent d'avoir une raison de se calmer, Varlet jeta un coup d'œil sur son bureau; le document s'y trouvait. Il le parcourut d'un regard méfiant. Puis, sous l'effet de la surprise, il demeura interdit. Il lui sembla exploser. Une vraie colère qui s'enfla soudain. Cette fois, ce fut l'encrier qui partit. Mais le pauvre directeur ne put l'éviter; aussitôt suivi de tout ce que le chef de Cabinet avait à portée de la main. Pour le bruitage, des hurlements et des insultes, des grossièretés qui contrastaient avec la cravate de soie du petit chef; des grossièretés telles qu'on n'en entendait sans doute plus, même dans les bas-fonds, depuis que le Gouverneur avait interdit les gros mots sous peine de lourde amende.

- Je veux une réunion immédiate de tout le personnel dans la cour. Ça ne se passera pas comme ça! Vous m'entendez?

Ce qui avait causé la folie, car c'en était une, du chef de Cabinet, c'était une statistique toute simple: en trois mois, les absences non remplacées, temps partiels et congés de maladie, avaient crû de quarante pour cent.

Varlet arriva enfin. Dans la cour où il avait encore plu, les employés attendaient sans mot dire, battant la semelle quelquefois, car l'air piquait ceux-là qui, ayant perdu l'habitude du grand air, vivaient dans l'ambiance calfeutrée du Palais. Le chef avait revêtu son uniforme des grands jours, ou des mauvais jours, comme l'on voudra. Un costume noir bordé de gris, une casquette ornée de feuilles de chêne portée au ras

du front, si bien qu'on aurait pu croire la tête rasée. Un air lugubre. Droit dans ses bottes. Un chef, quoi! Le bruit s'était vite répandu, — mais qui donc avait bien pu le lancer? — que la cause de cette colère était les absences, que cela allait changer, brutalement, aussi brutalement que la pluie qui s'était remise à tomber depuis que le chef de Cabinet avait fait irruption. Celui qui hurlait devant l'assistance au garde-à-vous avait la tête au sec, car un huissier s'efforçait de garder au-dessus de lui un parapluie.

Après quelques gestes saccadés, il acheva son discours par des menaces: il ne fallait pas que les employés du Palais se crussent (il tenait à l'imparfait du subjonctif, surtout dans les grandes occasions) à l'abri du sort réservé aux traîtres. Or des traîtres, il y en avait parmi ceux qui refusaient de servir loyalement la cause et tiraient au flanc, allongeaient les jours d'absence aussi loin que le leur permettait un rhume ou une grippe. Il fallait que cela changeât. C'est pourquoi il avait décidé que désormais les congés de maladie seraient pris sur les congés annuels. De plus, les personnels actuellement absents se verraient contraints de réintégrer leurs postes le jour même. Pour ce faire, leurs collègues de service, à raison de deux par bureau, iraient les chercher à leur domicile, accompagnés d'une patrouille de la milice populaire. Il allait de ce pas rendre compte de ses décisions à Monsieur le Gouverneur qui lui avait laissé carte blanche pour traiter cette affaire, mais qui se réservait cependant le droit de châtier personnellement les récalcitrants.

Ces dernières paroles firent passer sur l'assistance un frémissement de crainte. Le Gouverneur, que beaucoup n'avaient fait qu'apercevoir aux informations, était synonyme de masque de mort. On savait qu'il existait, c'était tout. Le voir, c'était disparaître